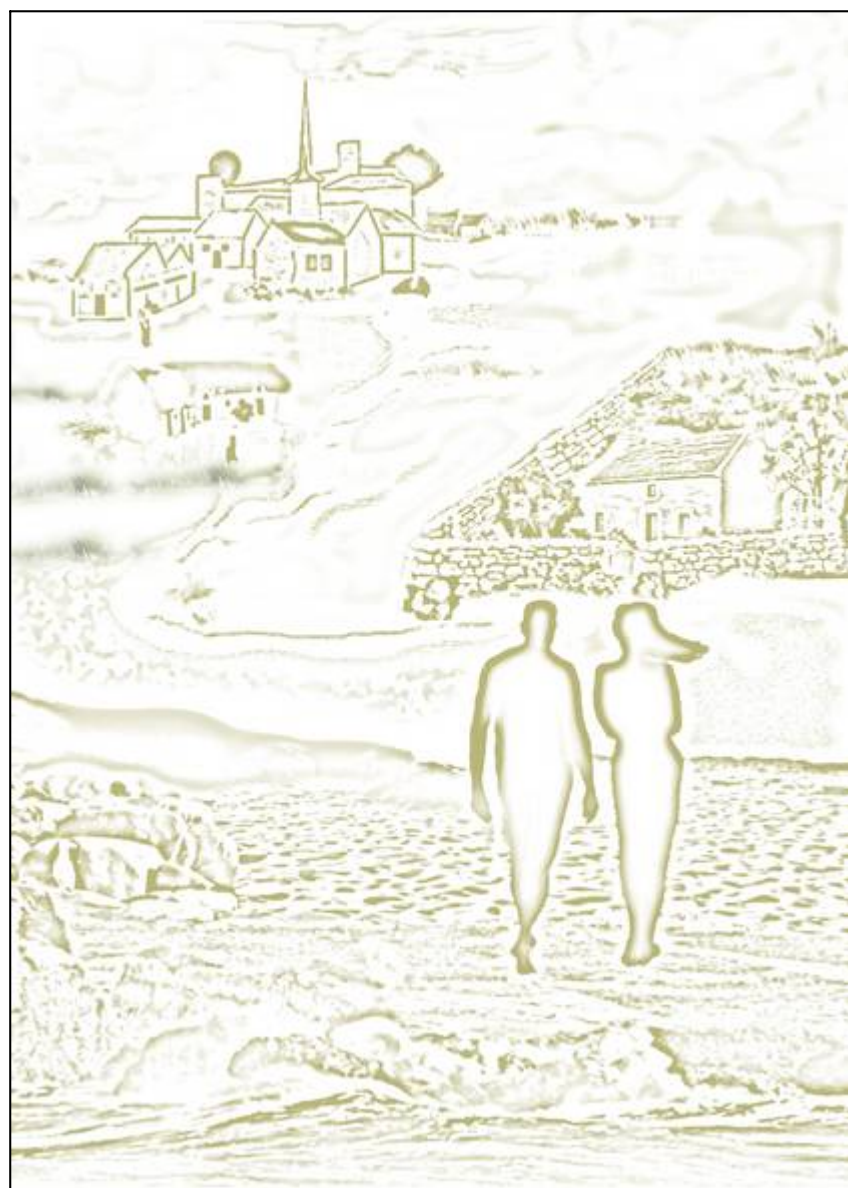


JACQUES
TEYSSANDIER



COUREURS DE BLUES

roman

2015
Monty-Petons Publications
18 av de la gare
37320 Cormery

Collection Accents de terroir

Jacques Teyssandier signe avec *Coureurs de blues* un premier roman captivant, agréable à lire, dans la veine de ses deux précédents ouvrages, *La coquille et le saumon* (2012) et *Un roman et rien d'autre* (2014).

© Monty-Petons Publications 2015

Dépôt légal : octobre 2015. Auteur, Jacques Teyssandier.

Illustration de couverture, Zib, tous droits réservés.

Impression : BoD – Books on Demand, Norderstedt, Allemagne

ISBN : 979-10-93554-12-9

« Je cours, donc je suis... »

Retrouvez l'auteur sur son site internet :

www.jacques-teyssandier.fr

Alors qu'elle débouche sur la grande place, l'élégante berline noire ralentit, semblant chercher sa voie. Arrivée à hauteur du monument aux morts, elle s'immobilise même un court instant avant de reprendre sa marche hésitante en direction du calvaire et de son imposante croix de granit. Ensuite, comme dans un vrai tour de magie, elle disparaît en un éclair, empruntant un étroit chemin parfaitement masqué entre la façade sud de l'église et quelques hautes maisons d'habitation, d'aspect plutôt austère.

— On dirait l'entrée secrète de Zorro, constate Jean, redoublant de prudence. Y'a pas à dire, faut vraiment connaître ce passage pour s'y engager !

En même temps qu'il formule cette réflexion, il esquisse un frêle sourire. Il aimerait tellement retrouver ses yeux d'enfant.

À peine sorti du village, son regard est accaparé par un vol d'oiseaux majestueux, des échassiers blancs semblant nettoyer le ciel de leurs grandes ailes. Tout en conduisant, il observe leur déplacement. Positionnés en « V », ils filent vers l'est.

— Tiens, des migrateurs, tout comme moi !

Il note cependant qu'il a choisi l'ouest pour effectuer sa transhumance.

Quelques centaines de mètres plus loin, il se déporte sur la gauche et immobilise son véhicule devant une petite bâtisse aux volets clos, une typique maison bretonne ceinturée par un épais muret de pierres.

Il pousse le portail défraîchi et grinçant, puis il cherche à se frayer un passage parmi les hautes herbes. Il s'efforce de repérer les anciens pas japonais disséminés dans ce qui était, en son temps, une pelouse. Il s'applique ensuite à poser les pieds sur ces dalles inégales et noircies par le temps, avant de glisser la grosse clé dans la serrure. La lourde porte résiste un instant, puis s'ébranle.

Une fois à l'intérieur, pénétré par une odeur tenace de renfermé, de poussière et d'humidité, il s'empresse d'ouvrir fenêtres et volets. Il se dirige ensuite vers le compteur sous l'escalier pour mettre en route l'électricité et brancher le frigo. Voilà deux ans qu'il n'a pas remis les pieds ici. Une demeure de vacances. Un coup de cœur. La maison du bonheur avant le tsunami !

Il décharge rapidement son véhicule, puis il ferme les fenêtres et met en route les radiateurs. Ensuite, il boit un grand verre d'eau, saisit le trousseau de clés sur le meuble bas dans l'entrée et il sort avec une idée précise en tête : faire un saut jusqu'à l'océan, comme avant.

— Pas de temps à perdre si je veux marcher un peu avant la nuit !

En cette mi-janvier, le parking est désert. Il gare son Audi A4, vestige d'une aisance financière passée, à proximité de la dune et il s'engage sur le petit sentier longeant l'océan. Des endroits familiers autrefois.

Le ciel est menaçant, parcouru par de longs nuages noirs semblables à d'immenses voiliers sinistres, des bateaux de pirate courant sur l'eau.

Le vent balaie la côte et fouette son visage. Une sensation étrange, loin de lui déplaire. Il s'en étonne. C'est un peu comme un nettoyage de peau dont il rechercherait des effets plus en profondeur. À l'extrémité de la plage, il observe les gros rouleaux se former et venir s'écraser contre les rochers dans des râles cadencés qu'il assimile à des cris de douleur.

Cette vaste étendue d'eau l'a toujours fasciné. Elle est changeante, imprévisible, pleine de vie. C'est pour cela qu'il l'aime depuis toujours.

Cette petite plage regorge de souvenirs. Il y revoit, pêle-mêle, les enfants bâtissant leurs châteaux de sable ou courant dans les vagues, Monique cherchant des coquillages ou longeant le rivage pendant qu'il en profite pour faire un jogging les pieds dans l'eau, une manière de fortifier ses chevilles tout en s'amusant. Que reste-t-il de tout cela ? se dit-il, nostalgique. Le sable s'envolant sous les coups de vent lui fournit immédiatement une réponse, l'obligeant à protéger ses yeux.

Décidément, tout se conjugue pour effacer ces instants de bonheur, remarque-t-il, comme s'il s'agissait d'une implacable évidence, celle contre laquelle on ne peut rien. Il est temps de rentrer maintenant, je commence à avoir froid ! Et il accélère l'allure en direction du parking tout en remontant le col de son blouson.

La voiture roule au pas entre les petits piquets de bois et les fils de fer mis en place pour protéger la dune. La pluie et la nuit commencent à tomber, unies comme si elles s'étaient donné le mot pour alimenter ses idées noires. Il allume ses feux et actionne les essuie-glaces, observant deux lapins de garenne qui détalent et zigzaguent sur la petite route bosselée.

Dans son véhicule, il se sent bien, comme avant. Cet habitacle incarne une continuité, une stabilité passée, alors qu'il a la sensation que tout se transforme désormais, en lui et autour de lui.

Guère plus d'un kilomètre à parcourir au ralenti sur cette chaussée cabossée et défoncée avant d'arriver au lieu-dit *La Jonchère*, son nouveau terminus. C'est lors d'un séjour dans le Morbihan qu'ils avaient aperçu le panneau « À vendre » sur le mur de cette longère, alors qu'ils se dirigeaient vers leur petite plage favorite. Le monsieur récemment décédé, sa veuve désirait se rapprocher de Saint-Nazaire, où vivait sa fille.

La maison leur avait tout de suite plu, une demeure bretonne coiffée d'ardoises et habillée de belles pierres de granit. La petite dame, charmante, leur avait proposé une visite des lieux. La conversation avait rapidement pris une tournure amicale.

— Je vous en propose un prix raisonnable. La maison est en bon état, bien agencée. Je compte la mettre dans une agence immobilière dès la semaine prochaine, mais si vous êtes intéressés...

— Nous sommes venus passer un week-end tranquille dans ce coin que nous apprécions depuis longtemps, précisa Monique en souriant. Nous ne sommes pas venus pour acheter, mais...

— À vous de voir. Je désire déménager au printemps et, si vous le souhaitez, je peux même vous laisser une partie de l'électroménager, et aussi quelques meubles qui ne trouveront pas leur place dans mon nouvel appartement.

Venez voir la cave et la remise ! Là aussi, je suis prête à vous abandonner du matériel. Autant vous en faire profiter, de toute façon je n'en aurai plus l'usage.

— Écoutez, nous nous donnons le week-end pour réfléchir...

Ils n'avaient guère dormi cette nuit-là, véritablement emballés à l'idée de trouver enfin un pied à terre à un prix abordable dans ce coin prisé de Bretagne. Il s'agissait d'une réelle opportunité dont ils avaient immédiatement pris conscience, habitués qu'ils étaient à

parcourir les offres, un peu folles, pratiquées par les agences immobilières locales. Le lendemain, ils donnaient leur accord à la vieille dame, et quinze jours après, ils signaient le compromis de vente. Trois mois plus tard, la maison était à eux.

*
* *

Jean reste un moment dans la voiture à rêvasser, à contempler le ciel tourmenté et ce rideau noir qui tombe inexorablement. La pluie redouble d'intensité. Elle coule maintenant sans retenue, bienfaisante comme des larmes. Il aimerait tellement pouvoir en faire autant. Il se contente d'observer la pénombre enveloppant la maison... leur maison... sa maison maintenant. Il n'arrive toujours pas à comprendre comment tout a pu basculer si vite.

Quelques instants plus tard, son blouson accroché au portemanteau, il fait une halte devant la grande glace dans l'entrée. Mince et musclé, il affiche toujours une allure sportive, à presque soixante ans. Il s'attarde sur son visage sans y trouver de particularités marquantes. C'est sans doute que je m'y suis habitué, se dit-il. J'ai pourtant les cheveux en brosse d'un vieux hérisson blanc, les yeux noisette d'un écureuil fatigué, le long nez d'un oiseau des marais.

Alors qu'il tente de poursuivre cet examen introspectif, son regard lui échappe pour disparaître peu à peu dans les profondeurs du miroir.

Ancien cheminot, sa vie se résume en quelques phrases. Creusois d'origine, il a quitté son Limousin pour monter à Paris, travaillant alors à l'entretien des lignes. C'est dans la célèbre *Ville lumière* qu'il a rencontré Monique, une Bourguignonne. Ensemble, dix ans plus tard, ils ont élu domicile en Touraine, Jean étant muté à Saint-Pierre-des-Corps, importante gare de triage, et Monique devenant secrétaire d'un grand chirurgien à l'hôpital Trousseau de Tours.

Que s'était-il passé ? Difficile à dire. Jean s'était beaucoup investi dans son travail, devenant chef d'équipe d'abord, puis cadre ensuite.

De son côté, Monique avait beaucoup donné pour élever au mieux les trois enfants tout en jonglant avec ses contraintes professionnelles.

Jean avait toujours pensé qu'ils étaient, elle et lui, de la génération des anciens, une période où les mariages duraient.

Lui revenaient en mémoire les paroles de sa grand-mère paternelle : « Nous sommes nés à une époque où, lorsque quelque chose se casse, on le répare, on ne le jette pas. » Jean avait lui aussi cru à ces bons principes pour son couple avant que la belle image ne se déchire brutalement.

Ils étaient différents, c'est vrai. Autant il demeurait mesuré et réfléchi, autant elle s'affichait impulsive, et excessive parfois. Pendant longtemps, leur complémentarité avait fait merveille. Grâce à elle, Jean avait pris de l'assurance, et, à son contact, Monique trouvait plus facilement des compromis. Une fois les enfants élevés et autonomes, ce mode de fonctionnement s'inversa brusquement. Leurs différences devinrent des points de discorde.

Leurs retraites professionnelles n'arrangèrent pas les choses, si bien que, trois ans plus tard, ils divorçaient par consentement mutuel, vendant la maison familiale et se répartissant les biens acquis durant trente-cinq années de vie commune. Jean récupéra la maison de vacances dans le Morbihan et décida brusquement d'y démarrer une nouvelle vie.

*

* *

Il retrouve peu à peu ses esprits, comme on émerge d'un mauvais rêve. Que va-t-il devenir dans ce coin perdu ? Difficile à dire. Le passé est trop douloureux encore. Pour l'heure, il s'attache à être dans le présent, une manière de ne pas trop cogiter et de se recentrer sur des choses simples : faire son lit d'abord, et préparer le dîner ensuite. Ce sera vite fait avec un potage à la tomate, puis un jambon-chips accompagné d'une salade verte, le tout arrosé d'un verre de Chinon. Une pomme pour terminer.

Il retrouve ses réflexes de jeune célibataire. La radio lui tient compagnie, comme lorsqu'il débarquait à Paris, dans sa minuscule piaule mansardée sous les toits. Il en sourirait presque s'il n'était pas immédiatement rattrapé par *sa* réalité. Résigné, il se ravise.

— La vie ? Une loterie !

Quelques paroles d'une chanson de Marcel Zanini, musicien de jazz célèbre pour sa petite moustache, son bob et ses lunettes, lui reviennent à l'esprit :

Tu veux ou tu veux pas

Tu veux c'est bien

Si tu veux pas tant pis

...

La vie, oui c'est une gymnastique...

Faut pas que tu la compliques

Par tes hésitations...

Elle peut être très douce

À condition que tu pousses

Dans la bonne direction...

— La bonne direction ? La bonne direction ? Facile à dire !

Quelques instants plus tard, tout en faisant la vaisselle, il s'attache à définir ses priorités pour le lendemain. D'abord son déménagement, le camion étant attendu en milieu de matinée. Ensuite, s'il en a le temps et l'envie, il ira à Vannes en fin d'après-midi pour remplacer le lave-linge défaillant et, c'est décidé, il s'offrira un lave-vaisselle.

Jean sort peu à peu de sa torpeur. Depuis son arrivée dans le Morbihan, il n'a guère mis le nez dehors. Il a vidé tous les cartons et mis de l'ordre autour de lui.

Indéniablement, Monique était une parfaite maîtresse de maison, mais elle avait quand même un gros défaut : elle ne savait pas jeter. Elle accumulait toujours plus d'objets, toujours plus de bibelots, sans jamais réussir à s'en séparer. De son côté, cet amoncellement lui pesait. Il le jugeait contraire à la détente et au repos.

En ce début de semaine, période qu'il estime propice à la prise de décisions, il choisit de se débarrasser des cartons d'emballages, ainsi que de divers bidules qu'il considère comme superflus. Pour cela, il prévoit de réaliser plusieurs voyages vers la collecte située à l'entrée du village. Quelques heures plus tard, il affiche sa satisfaction.

— Ouf, encore un dernier tour, et j'aurai un intérieur plus conforme à mes goûts !

Il pratique ces coupes sombres en évitant de trop réfléchir, se laissant guider par son intuition. C'est aussi une façon de remettre de l'ordre dans sa vie.

De se reprendre en main. Voilà un bon mois maintenant qu'il vit ici.

Vivre est un bien grand mot. Survivre serait sans doute plus adapté. Alors qu'il décharge ses derniers encombrants, il observe un individu s'approcher. Son visage ne lui est pas inconnu.

Il a déjà dû échanger quelques mots avec lui par le passé. Une bouille ronde, des cheveux gris clairsemés et plaqués sur le front, un sourire un peu moqueur, l'homme engage la conversation.

— Bonjour. Dis donc gars, c'est le chamboule-tout ! Michel Delafosse. J'habite la maison que tu vois là-bas, celle aux volets bleus.

— Enchanté. Jean Fiallip.

Une poignée de main énergique. Michel n'entend pas en rester là.

— Nous sommes voisins, ou presque ! De chez moi, j'aperçois ton devant de porte. Mais dis-moi, t'es venu habiter ici maintenant ?

— Exactement !

Visiblement, Michel n'aime pas les réponses courtes et il enchaîne aussitôt.

— Et ta femme ? Elle n'est pas avec toi ?

Jean trouve son interrogation carrément indiscreète. Il juge bon, cependant, d'en profiter pour clarifier une bonne fois la situation.

— Je viens de divorcer. Je vis seul désormais.

— Bah, bon Diou, une belle femme pourtant ! *Puis, après un silence.* Une de perdue, dix de retrouvées ! Sacré veinard, va ! ajoute-t-il dans un rire acide.

Après un nouveau silence.

— T'as vraiment de la chance avec cette maison. Les Lepic étaient des gens soigneux et Dédé, un sacré bricoleur !

— Elle est très fonctionnelle, en effet ! J'aime beaucoup les carrelages et les parquets. Et puis toutes ces vieilles pierres... Nous avons aussi fait quelques travaux lorsque nous l'avons achetée.

— Elle est un peu isolée, quand même, renchérit Michel, comme s'il cherchait absolument à tempérer son enthousiasme.

— C'est aussi ce qui en fait son charme. La solitude ne me pèse pas, conclut Jean, péremptoire.

Michel s'éloigne un peu, puis brusquement il se ravise.

— Ah, oui. Je voulais te demander : sais-tu jouer à la belote ?

— Oui, bien sûr.

— Ça te dirait de faire équipe avec moi ? Roland, mon partenaire habituel vient de me faire faux-bond. Dame, une bonne place à prendre ! On joue chaque dimanche matin à partir de dix heures, au *Café du commerce*.

Jean se trouve un peu désemparé par cette proposition. Depuis son arrivée, il n'a qu'une envie : dormir et ne plus voir personne. Cependant, il ne souhaite pas lui opposer un « non » catégorique. Il cherche plutôt à gagner du temps.

— Pour l’instant, j’ai encore beaucoup à faire chez moi. Après, pourquoi pas ? Si, d’ici là, tu as toujours besoin de quelqu’un !

— Ça marche. Un de ces jours, je passerai te voir.

*

* *

Jean retrouve sa longère avec soulagement. Il se plaît à penser que les murs de pierres ceinturant le petit enclos sont des remparts efficaces contre les intrusions de toute nature.

À chaque fois, c’est pareil. Toutes ses sorties l’épuisent. Les gens le fatiguent. Depuis son divorce, il lui semble même qu’ils sont tous devenus subitement joyeux, souriants, heureux de vivre.

C’est franchement insupportable. À croire qu’ils veulent le narguer et l’enfoncer un peu plus.

Pour ce midi, il se prépare un demi-avocat. Puis un steak accompagné de lentilles. Il n’a pourtant pas un grand appétit, mais les repas et leurs préparatifs restent une bonne façon de s’occuper et d’éviter de trop gamberger.

— Merde, j’ai oublié d’acheter du persil !

Du coup, il visualise son ancien potager en Touraine et la nostalgie l’envahit à nouveau... Perdues, toutes ces plantes aromatiques, idéales pour parfumer les plats ! Le persil ? Il en consommait à tous les repas, veillant à ne jamais en manquer, le couvant de toute son attention... et le couvrant même lors des gelées hivernales.

Il en semait régulièrement, le surveillait, le bichonnait, n'hésitant pas à utiliser un sac en toile de jute pour en favoriser l'éclosion.

Tout en mangeant, il écoute le *Jeu des mille euros* sur sa radio préférée... comme avant. Non, avant, il y avait Monique ! Tous les deux, ils cherchaient les réponses et ils se complétaient souvent. Monique demeurait la spécialiste des questions d'histoire, d'art, de peinture, de cuisine, tandis que, lui, il excellait sur tous les sujets de sport, de littérature, de politique, de vie publique.

Ils aimaient se défier, faire étalage de leurs connaissances..., et le plus souvent de leur ignorance. Maintenant, à quoi bon connaître une réponse ? Ça n'avait plus de sens. Plus de saveur. Personne n'était là pour apprécier ou tout simplement s'étonner :

— Tiens, tu savais ça, toi ?

— Eh oui, ma vieille. J'ouvrais mes oreilles à l'école, moi !

Après avoir garni le lave-vaisselle, Jean s'accorde un moment de repos. Il s'allonge sur le canapé pour parcourir un petit feuillet remis par la municipalité et destiné aux nouveaux arrivants, mais il ne tarde pas à s'endormir.

Une bonne heure plus tard, c'est la pluie, martelant avec vigueur la baie vitrée du salon, qui le tire de ses rêveries. Il reste encore de longues minutes allongé, à l'écouter et à l'observer faire des claquettes sur les dalles de la terrasse.

Il se dit que, ce soir, il appellera les enfants. Ils lui manquent, tout comme ses petits-enfants, Alice, quatre ans et demi, et Vincent, deux ans.

Quand il a quitté la Touraine, il pensait pouvoir maîtriser ses émotions. Il avait craqué lorsque le petit Vincent avait ouvert ses bras pour lui faire un dernier bisou pendant qu’Alice se réfugiait entre ses jambes, semblant vouloir le retenir.

En se remémorant la scène, il projette de mettre à profit sa prochaine escapade sur Vannes pour rendre visite à son opérateur téléphonique. Il en profitera pour faire l’acquisition d’une Livebox et il se fera expliquer comment voir grandir ses petits-enfants par écran interposé.

En attendant, il observe son ordinateur portable sagement remisé sur le meuble bas du salon, mais il se détourne brusquement, le regard attiré par une grosse araignée tissant sa toile avec application dans un coin sombre de la pièce.

— Tiens, je sais ce que je vais faire maintenant : je vais passer un coup d’aspirateur !